La nuit de la Tour du Pin

Le château était une simple bâtisse rectangulaire, flanquée de quatre grosses tours rondes. Reconstruit au XVIII^e siècle, il n'avait pour intérêts que l'élégance naturelle et paisible des maisons toulousaines de brique, une magnifique rampe d'escalier en fer forgé classée par les Monuments historiques ; et surtout, son implantation sur une hautaine motte castrale, d'où il dédaignait le village et contemplait la chaîne entière des Pyrénées.

Mais j'avais vingt ans, j'étais le copain de Noël, neveu de monsieur le comte. Le château représentait pour moi tout un univers. Celui dont les différents revers de famille et le caractère saltimbanque de mon père m'avaient privé et auquel mes maigres ambitions personnelles ne me permettraient jamais d'accéder. Une histoire et une maison familiales ; un refuge contre lequel les vagues meurtrières du présent s'épuisent en vain ; les vacances avec des grands-mères et des cousines ; les découvertes dans les bois et les expéditions dans les greniers…

Je fus reçu avec une certaine solennité par monsieur le comte lui-même, entouré de son clan dans un garde-à-vous décontracté – épouse, sœur et beau-frère, couple de cousins de passage, enfants et petits-enfants en vacances. Tignasse d'un blanc éclatant savamment désordonnée, chemise grise de pasteur au col blanc raide et immaculé, lavallière bouffante de soie noire, blazer souris et rose blanche à la boutonnière, pantalon anthracite à revers, fins mocassins d'un cuir gris très souple sur de transparents bas noirs, et un regard gris acier illuminant des traits burinés à la Henri de Monfreid. Il fut courtoisement chaleureux avec le chat maigre et vaguement poète qu'on lui présenta comme « musicien ». Il eut un très vif coup d'œil vers sa nièce Jeanne – que je connaissais depuis longtemps, bien sûr, et dont j'appris bien plus tard qu'elle se serait jetée dans mes bras si je l'avais regardée, mais, n'est-ce pas, les sœurs des copains, c'est inaccessible et sacré…

On me montra tout de suite ma chambre. Après avoir grimpé les grandes marches de marbre, nous traversâmes un couloir obscur et interminable, plein de détours et de portes muettes. « *On t'a réservé la chambre de la Tour du Pin* », me dit mon ami, d'un ton neutre. La massive petite porte au linteau en accolade s'ouvrit sur une pièce ronde, haute et voûtée d'ogive, à la clef de voûte blasonnée. De nombreux portraits photographiques un peu passés ornaient des tapisseries d'un grenat élimé. Scènes de famille, gamin avec un cerceau ou une raquette de tennis, portraits en pied d'un communiant, puis d'un bel et fier sous-officier de marine. « *Mon oncle Armand, mort lors du bombardement de Toulon par les anglais* » lâcha Noël.

À l'opposé de la porte, une grande fenêtre à petits carreaux pour la plupart descellés, solidement barreaudée, s'ouvrait dans un mur massif sur la perspective du parc. Dans le parc se détachait la noire silhouette d'un immense pin parasol. De lourds rideaux cachaient une profonde alcôve. Le lit pesant et massif, enfoui sous des édredons et des coussins brodés de dentelles d'un autre âge, était cerné de rayonnages de livres précieux aux reliures de cuir rehaussées d'or fin. De sombres boiseries sculptées de décor en serviette couraient le long des murs à hauteur de la taille. Orienté vers la fenêtre, un bureau, cousin du lit, dans l'état certainement où l'avait laissé le malheureux officier à sa dernière permission : un sous-main au buvard constellé de taches, de calligraphies inversées et de petits dessins maladroits de bateaux ; un plumier de bois clair ; un encrier desséché. En déposant mes petites affaires sur un fauteuil Louis XIII, j'eus l'impression désagréable de profaner un mausolée.

Nous retournâmes prendre le goûter à la cuisine – une cuisine de château comme on l'imagine : poutres enfumées, énormes et reluisants chaudrons de cuivre, théories de pots de faïence, alignements de louches, écumoires et couteaux d'assassin. Le maître de maison nous fit l'honneur de « son chocolat », une poudre de cacao venue directement d'un ancien comptoir d'Afrique qu'il avait eu la fierté de diriger « de son temps ». Noël, son cousin et moi – je comprends pourquoi aujourd'hui on évita de me mettre la jolie Jeanne dans les pattes – fîmes ensuite le tour du propriétaire. Au rez-de-chaussée d'apparat, je m'attardai évidemment à la bibliothèque, qui occupait le bas de la Tour du Pin et une grande salle attenante. Il fallut me descendre de force de la rochelle débordant de livres désormais aussi beaux qu'inutiles – hagiographie des premiers martyrs de l'Église en vingt-cinq tomes, journal du Palais depuis deux siècles…

Le premier étage était réservé à monsieur le comte, sa sœur et son frère – je ne pus bien sûr qu'entrevoir leurs appartements - le second aux petits enfants. Nous jetâmes un œil nostalgique à l'étage des

domestiques, aujourd'hui déserté d'une foule d'accortes soubrettes. Nous parcourûmes un comble immense sous une basse charpente de châtaignier, impeccablement exempte de toiles d'araignée. Dans un fouillis de vieux landaus en osier, fauteuils défoncés et bottines à clous, de nombreux livres gisaient à l'abandon. Dont un plein carton de l'*Histoire du Parlement de Toulouse*, écrite par un lointain grand-oncle du comte et absolument introuvable dans le commerce. J'en saisis un exemplaire avec respect et envie. Devant l'évident écœurement avec lequel je me préparais à le laisser retourner à l'oubli, Noël me chuchota avec bienveillance « *Allez, prends-en un, ça ne nous manquera pas !* ». Avant d'aller explorer le sous-sol, j'allai immédiatement le ranger dans ma chambre, que j'eus d'ailleurs grand mal et peu de plaisir à retrouver.

La visite « des souterrains », de bonnes vieilles caves basses et encombrées, prit des parfums d'aventure à la lueur d'un chandelier d'argent aux lueurs vacillantes. Nous jetâmes quelques cailloux au travers de l'énorme grille du puits. Noël tenta de m'éclairer le départ d'un passage quelques mètres en dessous de la margelle. Sous la Tour du Pin, un cercueil médiéval monolithique au couvercle grossièrement sculpté d'un chevalier en armure, laissait échapper d'une fissure quelques grains d'une impalpable poussière. « *Le fondateur de la dynastie*, m'expliqua Noël d'un air détaché, *mort en croisade. Il a été bouilli sur place. Seuls ses os ont été ramenés, avec son cœur dont l'urne en terre cuite est dans ta chambre* ».

Revenus au pied de l'escalier d'honneur, nous nous coiffâmes d'antiques chapeaux de paille, choisîmes dans le porte-parapluie les plus belles cannes de bois et d'argent. Et tels de prétentieux petits marquis, nous continuâmes l'inspection, en compagnie du gardien. L'orangeraie aux grandes baies vitrées – qui m'aurait bien suffi comme palais des dimanches – garnie de citronniers et de grands ficus. Le terrain de tennis à l'abri des pins, avec un sol de terre battue et un filet distendu. L'étable et la porcherie, vides ; la remise et deux vieilles calèches poussiéreuses. L'écurie et ses somptueuses stalles de bois, où renâclait le cheval de selle du petit frère de Noël, que nous monterions tout à l'heure. Clapier et poulailler en revanche étaient bien garnis. On fit sortir un vieux canard de retour et un dindon à la jaille écarlate de colère, qui ne pensaient qu'à se contester la suprématie de la basse-cour, à la grande joie des petits enfants du gardien. Celui-ci nous présenta ensuite sa femme et son aînée de fille, une adorable Maryse de dix-sept ans dont l'air innocemment malicieux allait hanter mes rêves quelques temps. Plus hardi qu'avec la sœur de Noël, je lui proposai tout de go de nous retrouver pour un tournoi de badminton le lendemain. Mon audace eut l'heur de choquer le sens des convenances, autant de mon aristocrate ami que de son prolétaire de gardien. Comme quoi l'ancien régime n'est pas encore aboli dans l'esprit même de ceux qui eurent à le subir…

Le parc, bien que magnifique, méritait un sérieux coup de débroussaillage. Nous décidâmes de nous y attaquer illico – c'est à dire dès le lendemain. J'admirai les pins parasols, les roses blanches de la comtesse, les saules tortueux qui se miraient avec peine dans le petit étang artificiel envahi de nénuphars.

Les allées de buis témoignaient de l'intérêt pour l'art topiaire de monsieur le comte, seule exception à son indifférence aux travaux manuels. Le potager, domaine exclusif du gardien qui venait tous les samedis donner une part de la récolte à son maître, étalait sa rigoureuse ordonnance. Nous enchaînâmes avec un petit tour du village et son marché bruyant du samedi, en cours de démontage. Nous allâmes prendre une mousse-pression au seul café – un sombre bouge - titulaire d'un baby-foot. Évidemment, « les gars du château » se firent copieusement plumer par les professionnels autochtones, hilares et goguenards.

L'apéritif au château fut moins enfumé et plus cérémonieux, quoique détendu. J'eus à goûter le succulent vin de noix élaboré par la mère de Noël et les copieux petits fours préparés par sa sœur. La conversation devint plus familière. On s'intéressa à mes passions. Je lançai quelques sondes, sur l'auteur de l'Histoire du Parlement toulousain, qui n'éveillèrent guère de souvenirs chez le patriarche, ce qui calma mes scrupules. Monsieur le comte était féru d'art roman. Il connaissait bien Marcel Durliat, éminent spécialiste de la question, ce qui nous rapprocha. En revanche, il se montra plus circonspect sur le catharisme : sa loyauté envers la sainte église catholique, apostolique et romaine le disputait à son aversion pour un pouvoir centralisateur – fût-il royal ou républicain – dont le Languedoc souffre encore de nos jours. Quelques propos sur l'érotique des troubadours nous remirent sur la même longueur d'onde affective et intellectuelle…

Toujours est-il que le comte, sans me considérer déjà comme un prétendant idéal, faute d'une « situation » encore bien établie - l'histoire de l'art désaltère le poète mais ne nourrit pas son homme - m'invita à passer à table en glissant son bras sous le mien, à la stupéfaction amusée de sa famille qui ne l'avait jamais vu s'amadouer à ce point.

Quelques vers de Victor Hugo, lancés par cet homme d'une génération capable de réciter avec emphase des pans entiers de littérature, amenèrent la conversation sur le magnétisme au XIX^{e} siècle. Une allusion à l'auteur de Sherlock Holmes, nous voilà repartis sur le spiritisme ; trois mots de Maupassant, nous voici au

moment du dessert cernés de Horlà… Et chacun d'y aller de son histoire vécue ou racontée, à l'heure où les recoins s'obscurcissent et les couloirs se rallongent. Nous passâmes au fumoir – où il fut admis que « les femmes pouvaient nous suivre ». Moi qui ne fumais pas, je fus enivré de senteurs de Cuba. Emporté par l'ambiance je ne résistai pas à allumer du bout des lèvres un très léger Panatella, qui acheva ce qu'un excellent vin de Buzet avait entamé, et qu'un armagnac de quinze ans d'âge peaufina. L'envie de remonter dans ma chambre s'amenuisait avec le temps…

Pères et mères se retirèrent vers onze heures, mais les délires ectoplasmico-paranoïaques de la jeune génération se poursuivirent autour d'un guéridon du salon. Bien sûr, l'aimable table tourna. Nous essayâmes de faire parler le tonton défunt. Nous n'obtînmes que quelques bribes incohérentes. Mais c'est l'esprit passablement échauffé et les sens étourdis que, vers trois heures, les derniers combattants regagnèrent leurs quartiers. Noël et la blonde Jeanne m'abandonnèrent en haut de l'escalier. Une maigre veilleuse me mena jusqu'à mon seuil, sous l'œil impassible de quelques portraits d'ancêtres oubliés dans le couloir, comme dans les pires films d'horreur. La minuterie du couloir s'éteignit que je n'avais pas encore refermé ma porte. Un coulis glacé m'accueillit tandis que je cherchais l'interrupteur. La pleine lune filtrait au travers d'un trou dans le volet, rond comme un œil. La lampe de chevet diffusait une lueur si faible que la clef de voûte se perdait dans des cieux infinis. Pas question de tenter une sortie vers le cabinet de toilette. À peine dévêtu, je me glissai entre des draps d'un blanc impeccable, mais humides – « *à votre âge et avec ce temps, nom de Dieu, on ne va pas vous mettre une bouillotte !* » avait trompetté mon hôte…

La tête lourde sur l'oreiller, j'avais une vue directe sur la porte, mais la fenêtre m'était cachée. Mon regard voulait se perdre dans les lointains de la voûte, mais du coin du l'œil, je sentais l'urne du chevalier commençant à s'agiter sur la cheminée. Le pied de lit perdait son horizontale, les rideaux de l'alcôve ondulaient à m'étouffer. Je voulus me concentrer sur le programme du lendemain, mais les boucles de Maryse et le sourire de Jeanne se mêlèrent confusément. Le sommeil fut long à venir. De lourds effluves digestifs peuplèrent mes rêves du visage de l'oncle défunt s'excavant avec peine du sarcophage médiéval…

Je me réveillai en sursaut, les pieds glacés, l'oreille dressée et le cœur aux aguets. N'avait-on pas frappé doucement à la porte ? Le faible rai de lumière qui balayait le bureau s'atténua soudain. Puis se mit à briller par intermittence. Ma langue sécha dans ma bouche. Quelqu'un déambulait devant la tour, *s'arrêtant* quelques instants devant ma fenêtre. *Au premier étage ?* Puis un claquement régulier et discret se fit entendre. Tétanisé, je n'osais me pencher en dehors de l'alcôve. De terreur, d'une inextinguible peur de découvrir quoi ou… *qui* ? Au moins six mètres de hauteur séparaient l'appui de fenêtre de la terrasse ! Et l'obscurité alternait avec la pénombre, et *quelqu'un* tapait régulièrement au volet… Dans le silence sépulcral de la vieille bâtisse qui amplifiait le claquement sec et cadencé, me revinrent les propos fiévreux de la veille… l'urne sacrée me semblait avoir bougé dans la nuit… l'intrépide officier de marine me dévisageait avec mépris… les rideaux paraissaient frémir d'impatience. Et j'étais paralysé dans mon linceul de drap, trempé d'une sueur glacée, ventre crispé, yeux hagards fixés sur la porte, redoutant d'en voir bouger la poignée. Qu'*il* se montre à la fin…

Au bout de quelques siècles – quand le soleil rougeoya enfin – le bruit cessa. Un puissant rayon troua les poussières virevoltantes et s'installa sur le parquet. Malgré une incommensurable envie de soulager ma vessie, je me rendormis d'épuisement. Je fus tiré du trou noir par Noël, qui me secoua gentiment et m'invita, avec un léger sourire, à aller prendre l'apéritif, puis se retira avec discrétion.

Je m'habillai à la diable et me rendis au salon, peu fier de moi. Chacun, paisiblement assis dans un fauteuil ou discutant à la fenêtre, eut un salut amical et la délicatesse de ne pas remarquer mon retard. Mais j'avais indiscutablement gaffé…

Le comte me jeta un regard à la fois cordial et ironique. A l'évidence, le vieux baroudeur tenait mieux l'alcool que cette nouvelle génération de blancs becs.

— Cher ami, asseyez-vous donc, me lança-t-il. J'espère que vous avez bien récupéré ! Comme il est trop tard pour le petit déjeuner, que prendrions-nous pour nous mettre en bouche ? Je vous conseille un excellent Beaumes-de-Venise...

— Mon Dieu, mon garçon, vous avez l'air d'avoir dormi dans une brouette ! Pourtant il n'a pas fait orage, cette nuit ! me dit son épouse avec bienveillance.

J'avais bien trop honte de mes peurs nocturnes pour les évoquer devant cette noble assemblée, d'autant que chacun renchérissait sur la douceur de la nuit, le moelleux des lits à l'ancienne, le silence apaisant de la campagne…

— À propos, glissa Jeanne l'air de rien, on ne t'a pas prévenu…

Je vis chacun détourner insensiblement le regard ou se ressaisir de son journal.

—… mais dans ta chambre, il y a un pivert qui niche entre la fenêtre et le volet, et qui va et vient au petit matin…

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du Diable